

Première partie — Danielle Lafrance

Le 20 octobre 2017 — Attendant, ce couple figé dans le temps et l'espace par un seul déclic de téléphone portable.

Dans un coin du vivoir au septième étage de la résidence La Saulaie, entre les oreilles de velours d'une bergère bleu persan : mon parrain l'oncle Hippolyte, 97 ans, vétéran de la Deuxième Grande Guerre, prof de philo jusqu'au printemps 1988. Sur les genoux du vieux monsieur distingué au cheveu rare, à la moustache buissonneuse : Amélie, 97 jours, son arrière-arrière-petite-nièce. Le vieillard sec et noueux, l'œil vif, soulève délicatement d'une de ses longues mains la fine menotte rose. Fragment de temps saisi au carrefour de deux lignes de vie : celle de ce poupon à peine esquissée, légère de tous les possibles, et celle de cet homme au soleil couchant, quelques mois avant l'ultime affranchissement de sa conscience.

Impossible maintenant pour moi d'échapper à la fugitive transparence du réel. La septantaine modifie ma perception de l'écoulement des heures, si libres et si dégagées depuis que je n'ai plus à monter à bord du train-train d'une époque en accélération continue.

L'oncle Hippolyte a pris le train de l'éternité le 20 octobre 2010. Je me souviens avec lui, qui se rappelait de mai 68 des trémolos dans la voix, du fol espoir de Moustaki :

*Nous prendrons le temps de vivre
D'être libres, mon amour
Sans projets et sans habitudes
Nous pourrons rêver notre vie
Viens, je suis là, je n'attends que toi
Tout est possible, tout est permis¹*

Le 23 octobre — Des grains de sucre partout sur le comptoir et sur le parquet. Me voilà de plus en plus malhabile, même dans les gestes les plus simples du quotidien.

En balayant les granules éparpillés, repensé au fauil du temps fuyant dans l'ancre du sablier, puis à la poussière de sable dégoulinant follement les dunes, au fin fond des déserts hantés par les errances de l'air. Et moi, Léanne l'indomptable solitaire, dévalant les interminables dédales de mes songes.

De la kyrielle de grains de sable aux myriades de corps célestes, il n'y a qu'un pas de Titan. Pour le commun des mortels, l'espace sidéral dans toute sa gloire reste aussi impondérable qu'un million à la millionième puissance. Notre notion relative de l'Absolu provient sans doute des dimensions astronomiques de

¹ Premier couplet et refrain de la chanson de Georges Moustaki, « Le temps de vivre » (1970).

l'univers dans lequel l'*homo sapiens* évolue à tâtons depuis deux cent mille ans. À l'échelle de telles durées, la longévité qui m'incombe pèse moins qu'un brin de duvet dans la balance cosmique.

Le 24 octobre — Conversation avec Sandrine. Pourquoi donc a-t-elle tant besoin de parler de son fils et de sa belle-fille ? Bien sûr, il nous semble évident qu'avoir un enfant n'est pas la meilleure façon de rabibocher un couple. Sandrine et Laurent aimeraient se sentir comblés par la naissance d'Amélie, mais sept ans plus tard, la relation chambranle entre les jeunes parents.

Ma fille, comme toutes les mamans du monde, rêve d'un bonheur conjugué à tous les stades de la perfection pour son fils, la compagne de son fils et sa petite-fille. Les progrès fulgurants de la science n'ont toujours pas mis au point une baguette magique éclipçant le moindre tourment d'impuissance maternelle.

Les années m'ont lentement convertie à la foi interrogative. Il est plus simple de se laisser éclairer par le foisonnement des questions que de succomber aux réponses rares ou sournoises qu'on déniche plus par hasard qu'autrement.

Sandrine m'en voudra-t-elle de lui avoir servi ma logique farouchement libertaire ? Chacun de nous n'a qu'une vie à vivre, la sienne, pour explorer, apprendre et s'épanouir. En toute circonstance, l'angoisse et la peur restent mauvaises conseillères. Autant espérer pour le mieux et faire confiance au mystère de la Vie, pour soi comme pour les autres.

Le 27 octobre — Un coin de pelouse à l'abri des regards et des bruits de la rue accueille discrètement ma pratique de taïchi solo. À deux pas de chez moi, ce parc où je vais tranquillement capter l'énergie tellurique tonifiante pour ma carcasse. J'aime m'abandonner à la lenteur, l'esprit totalement absorbé par le flot d'une chorégraphie, le souffle d'une cadence.

Après quatre mille ans d'histoire en Chine, la sagesse populaire enseigne qu'harmoniser le corps et l'esprit par le taïchi et le qi gong, permet de vieillir en souplesse. Ici en occident, rien de plus tabou que le verbe « vieillir » et le qualificatif « vieux ». Étrange, notre quête immémoriale d'une fontaine de jouvence, source de jeunesse éternelle. Qu'y a-t-il pourtant de plus naturel que le vieillissement dans notre monde complexe, en partie inexpliqué ? Même la Terre, avec ses quatre milliards et demi d'années, n'est pas immortelle.

Deuxième partie — Josiane Klassen

Le 3 novembre 2017 — Hier, jour des Morts, mes pas m'ont conduite vers la dernière demeure de mon cher oncle Hippolyte. J'y vais toutes les années avec des chrysanthèmes en pot que je plante dans l'espace réservé pour les fleurs. La pluie se chargera de les arroser. Et lui qui m'a servi de père me nourrit encore de ses réflexions au fil de ses livres et articles qu'il m'a laissés. Réflexions, pas

toujours comprises au temps de mes jeunes années mais qui ne cessent de germer, de fleurir et de nourrir mon cœur et ma pensée plus matures. Après ma visite au cimetière, je suis montée au grenier comme si quelque chose m'y appelait. Assise dans le fauteuil défraîchi ayant appartenu à ma mère, je me suis enveloppée du chandail de laine usé de mon parrain bien-aimé comme d'une doudou réconfortante. En glissant ma main dans une des poches, j'ai trouvé un anneau, un anneau de mariage en or, tout simple. Comment n'ai-je jamais vu cet anneau dans la poche de ce chandail que je caresse si souvent ? J'y ai cherché une inscription. Rien. Mon oncle ne s'est jamais marié à ma connaissance et je n'ai jamais vu d'anneau à son doigt. Mystère ! Mystère d'une vie passée qui surgit dans mon présent.

Le 5 novembre — Ma table de cuisine dont le vernis aspire au renouveau est chargée de mon héritage : ses livres de philo, ses notes, ses articles publiés dans des revues internationales et, ici et là, des poèmes non datés écrits de sa main. Je ne vois rien que je n'ai déjà vu. Aucune référence à un mariage secret. L'anneau reste un mystère. Même les poèmes n'ont rien de romantique.

Le 8 novembre — Sandrine est venue avec Amélie. Elle a fait comme si tout allait bien devant la petite. Son regard cherchait le mien et je l'ai suivie sur la véranda où le vent nous a enveloppées de froid. C'est drôle comme les couleurs du temps apportent des ressentis différents selon la saison. Les feuilles mortes dansant autour de nous m'ont ramenée à mon enfance alors que l'oncle Hippolyte, encore jeune et si beau, me parlait du côté éphémère de la vie. Je n'avais d'yeux que pour son regard obscurci fixant mon visage sans le voir alors qu'il murmurait comme pour lui-même: « La guerre est une grande dévoreuse, mais heureusement je lui ai volé une vie, la plus précieuse ». Je me souviens d'être restée tranquille sans bouger sentant instinctivement l'importance du moment. Il m'a alors serré la main très fort, m'a souri et m'a entraînée dans le sentier pour faire craquer joyeusement les feuilles mortes sous nos pas.

À travers mes pensées vagabondes, j'entendais à peine Sandrine me parler de son inquiétude. J'ai murmuré des mots pour l'apaiser, sans la rassurer.

Le 10 novembre – Mon énergie circule surtout dans ma tête aujourd'hui. Mon imagination s'épuise et va dans tous les sens du mystère lié à mon oncle : l'anneau trouvé, les paroles obscures. Il pleut dehors; ma séance de taïchi attendra demain. De toute façon je ne peux me concentrer. Je retourne aux livres laissés sur la table, j'en caresse les couvertures, feuillète les pages et soudain, une feuille jaunie écrite à la main s'en échappe comme un papillon retrouvant la liberté. C'est écrit en allemand, daté de 1944 et c'est signé d'un nom que je peine à déchiffrer, un nom de femme : Aleissia ? Alissia ? Je sais que mon parrain est revenu de la guerre en 45. A-t-il connu cette femme ? Qui donc est-elle ? Est-elle reliée à l'anneau si précieusement conservé ? Mon cœur s'enflamme.

Le 12 novembre — Sandrine vient de m'appeler toute joyeuse. Son mari Laurent accompagne Jean et Isabelle, leur fils et sa femme, dans une conférence

internationale en sciences pour plusieurs jours. En grand-mère heureuse, elle s'occupera d'Amélie pendant leur absence. Elle me demande de venir passer quelques jours avec elle et la petite. « Ce sera si agréable d'être ensemble, maman », m'a-t-elle dit de sa voix légèrement suppliante. Je refuse sans trouver le moyen d'atténuer l'impact de ma réponse. Le bref silence au bout du fil montre qu'elle est blessée. Pourtant elle ne dit rien; je ne dis rien non plus et nous nous souhaitons une bonne journée. Je n'ai pas le cœur à me sentir coupable. Mon monde intérieur est trop rempli du mystère à résoudre. Dans une heure, j'ai rendez-vous avec un professeur spécialisé en langue allemande à l'université. Dans mon sac à main, le feuillet est soigneusement plié. Mon cœur ne se souvient plus de ma septantaine, il a de nouveau vingt ans.

Troisième partie – Guylaine Bélanger

Le 13 novembre 2017 – L'unique feuillet, non daté, couvert d'une écriture fine et serrée que nous avons en main racontait dans ses grandes lignes le destin étonnamment heureux d'une enfant de guerre... Étincelle d'amour dans un monde malade de haine où le Boche avait transformé sa bien-aimée en mère comblée mais aussi en *kleine gemäht*...²

Cet Allemand amoureux d'une Française lui avait offert un anneau, l'anneau tout simple qui devait le ramener à une autre femme: sa *Mutter*³ qui priait le Ciel que son Ulrich lui revienne un jour, sain et sauf. En compensation, la vie lui a offert cette Française, humiliée par les siens, et cette adorable petite fille qui avait pour mission de rendre heureuses ces deux femmes réunies par l'amour d'un même homme. Entre sa *Liebe Großmutter*⁴ et sa *Kleine Mama*⁵, l'enfant avait grandi heureuse et chérie dans un monde de femmes où la misère avait été atténuée grâce à l'indéfectible générosité d'un jeune major canadien qui les avaient prises sous son aile à Paris.

Cette Française au crâne tondu par les siens, cette Française qui n'avait plus jamais parlé autre chose que sa langue d'adoption n'avait gardé qu'un mot français afin de parler de lui, ce *Lieber Bienfaiteur*⁶.

Cher parrain, comme l'auteur de cette lettre, je soupçonne que cette Française a été le grand amour de ta vie. Tu n'as pourtant jamais parlé d'elle. Jamais parlé d'elles... Tous les mois, tu leur as versé une pension qui leur a permis de traverser la misère vécue par ce peuple vaincu, lui aussi affaibli par des années de famine et de misères.

² **Kleine gemäht** : mot tendre : « petite tondu », en référence à la tonte de cheveu à la fin de la guerre, pour certaines femmes qui vivaient avec des allemands.

³ **Mutter** : mère de Ulrich.

⁴ **Liebe GrosMutter** : gentille grand-mère.

⁵ **Kleine mama** : petite maman.

⁶ **Lieber Bienfaiteur** : gentil bienfaiteur.

En partie grâce à l'argent envoyé par leur *Schut Zengel*⁷, ces trois femmes avaient défié l'horreur des lendemains de guerre à coup de mots tendres et d'amour. Quand leurs vies leur furent rendues, elles voulurent libérer ce major étranger qui fit la sourde oreille et qui continua régulièrement d'adresser ses chèques « pour que la petite ne manque de rien ».

Une fois réglés les problèmes de nourriture terrestre, une fois un relatif confort retrouvé, cet argent fut utilisé pour offrir des cours de musique à sa pupille. Ulrich avait été un jeune pianiste de talent avant que la Grande Faucheuse ne vienne détruire les rêves des jeunes Allemands, tout autant que ceux des jeunes Français, Juifs, Polonais... Tous ces rêves détruits pour rien.

Mon cher oncle semblait avoir lui aussi trouvé un rêve, mais ce rêve tenait du domaine de l'impossible : la femme qu'il aimait ne pouvait être que la femme d'un seul homme... La triste histoire de ces trop nombreuses fiancées de guerre.

Kleine Mama avait un jour dit à sa fille que l'anneau qu'elle portait à son annulaire gauche était ce que la vie lui avait offert de plus précieux, à part elle, bien sûr. *Liebe Großmutter* le lui avait cédé de bon cœur puisque c'était lui qui les avaient ramenées auprès d'elle, ultime cadeau envoyé par son fils adoré.

Liebe Großmutter était morte quelques dix années plus tard, en leur souriant et en leur tenant la main. C'était maintenant sa mère qui venait de partir rejoindre son bel amour. Aussi priait-elle leur *Lieber Bienfaiteur* d'accepter cet anneau comme un gage de reconnaissance pour tout le bien dont elles lui étaient redevables, elle-même ayant renoncé aux biens de ce monde.

L'enfant de l'amour prenait le voile, mettant ses talents de musicienne au service de l'*abtei St. Hildegard*⁸, sise à Eibingen, près de Rüdeshheim, où la philosophie de sainte Hildegarde rejoignait la sienne :

*La musique est réminiscence de cette science que l'homme a perdue après la chute, elle est un des seuls liens qui l'unit encore aux réalités spirituelles et le détourne de l'accablement que son bannissement du paradis céleste pourrait lui causer.*⁹

Le professeur Veys me regardait, les larmes aux yeux...

⁷ **Schutt Zengel** : ange gardien.

⁸ **Abtei St. Hildegard** : Abbaye Sainte-Hildegarde située à Eibingen, près de Rüdeshheim, en Allemagne, le long du Rhin; fondée par sainte Hildegarde au XII^e siècle, selon les règles de saint Benoît. Elle était musicienne et a composé des musiques grégoriennes selon la liturgie du Moyen Âge, dont la musique a été reprise par les Cranberry et Elton John : les « Chants de l'extase ».

⁹ Citation tirée d'un livre signé Hildegarde de Bingen : « La symphonie des harmonies célestes ».

Quatrième partie — Gilles Lefebvre

Le 1^{er} décembre 2017 — Atablée au café du coin avec le professeur Veys, j'avais besoin de revenir sur notre dernière discussion. Après une bonne lampée de son café au lait, le professeur me déclara :

— Ma chère Léanne, ce feuillet très bouleversant, est une véritable ode à l'amour courtois ; qu'un compatriote allemand ait vécu une telle histoire d'amour avec cette petite Française, qu'une petite fille soit née de leur amour et qu'elle ait été élevée par sa grand-mère allemande et cette petite Française, qui est sa mère, c'est très romantique. Ma foi, j'ai le cœur en compote, glissa le professeur Veys avec une voix qui était quasiment un sanglot.

— Professeur Veys, si j'ai bien compris, mon oncle Hippolyte serait ce major canadien qui est devenu leur protecteur. Quelle histoire romanesque...!

— Ma fille, même si tu te crois âgée, tu te vieillis trop. Je crois que tu dois faire un pèlerinage sur les lieux où vit cette petite fille religieuse et musicienne, et où les trois femmes ont vécu grâce au soutien financier de ton oncle.

— Vous me croyez capable de me rendre en Europe pour retrouver cette enfant de l'amour ? dis-je le souffle coupé.

— Je peux même t'accompagner en France et en Allemagne, pour t'aider dans la recherche et la traduction. Je ne suis pas retourné en Allemagne depuis dix ans et comme j'adore la musique allemande, j'en serais enchanté.

C'est ainsi que ce drôle de duo, moi avec ma septantaine mais me croyant en forme grâce au taïchi, et le professeur Veys, physicien renommé de l'Université de Montréal, octogénaire vert et à l'œil vif originaire d'Allemagne, avons passé les jours suivants à mettre en train ce projet fou mais combien enthousiasmant, de passer quelque temps sur les traces de mon oncle Hippolyte et de ses protégées franco-allemandes, tant en France qu'en Allemagne. Je me sens transportée par ce projet et à la fois, émue par une telle quête. Est-ce que j'ai le droit de fouiller dans le passé ? Si je retrouve cette nonne musicienne, que vais-je lui dire et quel accueil elle me fera ?

Nos recherches nous ont permis de localiser précisément l'abbaye Sainte Hildegarde située à Eibingen près du Rhin. Ensuite, nous avons découvert qu'Hildegarde von Bingen a fondé l'abbaye selon les préceptes de saint Benoît, donc nonnes cloitrées rendant grâce à Dieu. En ce qui concerne Hildegarde, cette musicienne composa plusieurs musiques et chants grégoriens accompagnant la liturgie du Moyen Âge.

Ce qui veut dire qu'Aleissa ou Alissia a pris le voile et comme elle est musicienne comme son père Ulrich, elle suit les traces d'Hildegarde. J'ai

particulièrement hâte de lui parler, mais est-ce possible en fonction des règles de saint Benoît ? On verra bien, mais je me garde une petite réserve, pour ne pas être trop déçue.

Le 27 septembre 2018 — Nous optons pour partir fin septembre, pour profiter de la douceur du temps et savourer le temps des vendanges. L'abbaye qui avait été fermée par les nazis en 1941, a pu rouvrir en 1945 à la fin de la guerre. Elle exploite un vignoble renommé et avec ses produits d'artisanat et les dons du public, elle permet aux nonnes de vivre dans la simplicité.

Notre avion Air Canada nous amène à Francfort, en Allemagne. Nous voyageons en train en Allemagne et nous prenons le temps de visiter plusieurs magnifiques villes et leurs attraits architecturaux et culturels. Le professeur Veys a souvent les larmes aux yeux en repassant dans les villes de son enfance et son jeune âge adulte, alors qu'il avait quitté l'Allemagne de Hitler pour émigrer à Montréal, ne pouvant supporter le climat de violence entretenu par les nazis. La campagne allemande est parsemée de villages médiévaux, de châteaux et de places fortes démontrant que ce pays a une histoire bien remplie et aussi riche que la France et d'autres pays européens.

De mon côté, je rêve en regardant les paysages défiler au gré de la course du train ; je pense tout le temps à Alissia, qui aurait pu être ma cousine ou ma sœur adoptive si l'oncle Hippolyte avait pu convaincre sa mère de l'épouser, après le décès de son père. Pourquoi je me sens un si fort lien familial avec elle, je n'en sais trop rien. D'autant plus que je ne crois pas qu'elle ait déjà entendu parler de la famille canadienne de l'oncle qui est devenu leur ange gardien.

Plus on approche d'Eibingen, plus je me sens émue et je vois bien que le professeur Veys est aussi troublé par cette histoire. Au cours du voyage en train à travers l'Allemagne, il a recherché et lu tout ce qu'il a pu trouver au sujet de l'abbaye, les nonnes et l'histoire de la région.

Le 8 octobre 2018 — Arrivés à la gare d'Eibingen, on prend d'abord un taxi pour une auberge située près de l'abbaye. L'auberge exploite un café avec une superbe terrasse ayant une vue imprenable sur l'abbaye. Un peu fatigués et anxieux ce soir, nous nous y rendons pour boire un café au lait et manger un peu.

Le professeur Veys lie la conversation avec le garçon de table et bientôt un homme assez âgé vient se joindre à nous à notre table. Le professeur l'accueille avec effusion et nous présente. Il s'agit de son cousin Herman qui vit dans la région et qu'il a contacté depuis le Canada pour le rencontrer sur place à Eibingen. Herman est un bel homme, vêtu avec recherche et c'est évident qu'il est content de voir son cousin. Ils parlent entre eux en allemand et se donnent des câlins à tout bout de champ; c'est beau de les voir. Après quelques minutes, ils commencent à parler français pour m'intégrer à la conversation.

— Léanne, mon cousin Herman nous accompagnera à l'abbaye dans deux jours et il croit que nous pourrions rencontrer Alissia, si celle-ci accepte de nous rencontrer.

— Merci Herman. Est-ce que vous connaissez Alissia ?

— Oui je la connais. Elle a vécu entourée de l'amour de sa mère et de sa grand-mère jusqu'à leur décès, mais depuis qu'elle a appris une partie de l'histoire de son père et de sa mère, elle a été très touchée et même chavirée, et elle s'est faite nonne pour prier pour les fautes et la violence que les pays de sa mère et de son père ont connues durant et après la guerre. Prenez la journée de demain pour préparer votre rencontre à l'abbaye et bien choisir les mots pour qu'Alissia s'ouvre à vous. Là-dessus, je vous souhaite bonne nuit et je vous attendrai ici à 10 heures dans deux jours, ajouta Herman et me faisant la bise et en serrant son cousin dans ses bras.

Cinquième et dernière partie — Danielle Lafrance

Le 20 octobre 2018 — Aujourd'hui même : huit jours depuis mon retour en Amérique, et huit ans depuis le grand départ de mon cher parrain.

Ce matin, je ne cesse de retourner en tous sens les tiroirs de ma mémoire, certaine d'y avoir égaré quelque chose d'essentiel. Captive de la petite musique de ma songerie, je suis remontée m'asseoir au grenier dans la chaleur douillette du vieux chandail de l'oncle Hippolyte, pour rêvasser.

Édifiées à flanc de coteau, l'église abbatiale, le cloître et ses dépendances dominaient le coin du *Länder*¹⁰ de la Hesse dans la vallée du Rhin, où j'avais rendez-vous avec Sœur Alissia. Encadrée par les cousins Veys, au rythme de leur démarche droite et un peu raide, j'ai trouvé l'enceinte de pierre de l'abbaye Sainte-Hildegarde encore plus majestueuse et imposante que je ne l'avais imaginée d'en bas, au café de l'auberge. L'allée qui menait au portail, ses jardins somptueux, entretenaient le caractère sacré des lieux. À la fois intimidée et réconfortée par le décor et par la rencontre à venir, j'ai apprécié la présence de mes aimables compagnons et regretté que tu ne sois pas là avec nous, cher parrain.

Tu sais qu'il m'a fallu plonger dans nos souvenirs pour me préparer à cette visite hautement significative. La réalité de ton absence en a été fortement ravivée. Le poids du chagrin et les ballottements de vertige intérieur m'ont assaillie de nouveau, déchirée, impuissante. Pourtant, mon affection pour toi, teintée d'admiration et d'une profonde reconnaissance, je tenais à la partager avec la fille de cette Française réfugiée sous ton aile à la fin de la guerre. Alors, j'ai choisi quelques photos à emporter dans mes bagages. Des indices tangibles de ton

¹⁰ **Länder** : un des seize provinces ou départements de l'Allemagne.

existence dans ma vie, comme une offrande à celle qui n'a connu que la présence immatérielle d'un *Schut Zengel*.

Le 21 octobre — Le regard bleu ciel et le sourire d'une douceur infinie de Sœur Alissia ne me quittent plus depuis son accueil le 10 octobre dans une salle de musique de l'abbaye d'Eibingen. Très cher oncle, toi qui savais si bien douter de tout ce qui ressemble à un miracle, sache que ce jour-là, un ange est apparu, là tout près, si près de moi. Il en subsiste même quelques particules aussi volatiles soient-elles, ici, maintenant, avec moi. Crois-moi, cher parrain, entre Alissia et moi vibre un accord tacite, peut-être sommes-nous depuis toujours sur la même longueur d'onde. Ainsi, spontanément, nous nous sommes adoptées l'une l'autre.

J'avais choisi trois photos : la première de toi et moi, mon oncle, quand nous sommes allés pour la première fois nous promener sur les plaines d'Abraham alors que j'avais 7 ou 8 ans peut-être, et toi, plus ou moins 40 ans; la deuxième de toi tout seul, magnifique dans ton uniforme militaire pour les cérémonies du Souvenir en novembre 1976; et la troisième, attendrissante, de toi avec bébé Amélie, mon arrière-petite-fille, sur tes genoux. Sœur Alissia, d'une simplicité désarmante, avait les yeux pleins d'eau en observant son cher *Lieber Bienfaiteur* en deux dimensions. Elle s'est empressée de me dire, par interprète interposé, qu'elle ne t'avait pas imaginé autrement et qu'elle était heureuse de te connaître encore mieux, à travers moi.

Il n'y avait qu'une seule photo d'Alissia, sa mère française et sa grand-mère allemande. Écornée et pâlie dans son vieux cadre de bois, cette image m'a vraiment troublée. Chez cette Française que tu as tant aimée, mon oncle, et chez ma fille Sandrine : le même regard navré dans un visage aux traits tirés et ombrageux. Cruelle, la vie, lorsqu'elle nous interpelle avec tant d'insistance. Au cœur d'une zone occulte du passé de mon oncle Hippolyte, je n'échappe pas aux ambiguïtés de mon propre présent.

Le 23 octobre — On n'échappe pas à soi-même, encore moins à sa nature profonde, même tourné tout entier vers la réalité de l'autre ou des autres. Maintenant que j'ai rencontré Alissia, ma sœur adoptive, je ne m'étonne pas que nous soyons toutes les deux sensibles et attentives à la petite musique qui nous anime et nous fortifie, sur l'inlassable partition du temps qui passe. Sœur Alissia s'épanouit dans le silence du cloître et dans la vivacité de la musique qu'elle partage avec son entourage, tandis que la septantenaire résolue que j'ai été jusqu'à présent, tapie au creux de ma solitude, employée à tenir le monde et ses rumeurs à distance. Sur la face cachée de ta vie, cher parrain, scintille aujourd'hui l'étoile de Sœur Alissia, cette pupille allemande qui semble toujours s'être inspirée de ton exemple, de ta bienveillante générosité envers elle et sa mère.

Toujours est-il que me voici maintenant emportée dans votre sillage, prête à renforcer le fil trop ténu qui me relie à ceux et celles que j'aime. Dorénavant, sachez que je ne leur refuserai pas toute la tendresse dont je suis capable.